

### III. Un matin maudit

*Jeudi 26 mars 1998.*

Un jour comme les autres, que je prévois plus ou moins banal, avec la routine du boulot, les dossiers à gérer, les factures, les appels, même s'il y a parfois des imprévus, des surprises, des rencontres... Rien de particulier dernièrement à part la nomination de ce nouveau directeur qui ne devrait pas tarder à intégrer les locaux.

Il doit être environ 7 h 30 heures. Il fait encore un peu frais à cette heure matinale mais, côté température, la journée promet d'être douce... Le plus fort de l'hiver semble derrière. Le soleil paraît encore un peu paresseux au-dessus de l'horizon, les réverbères sont encore allumés.

Seule dans ma voiture, je roule vers mon travail. C'est moi qui assure l'ouverture de l'agence de Beauchamp. Je viens de Lamorlaye, où je réside à présent, à une demi-heure de route environ de mon lieu de travail. J'arrive par la D411, je m'engage sur la Chaussée Jules César et je m'apprête à tourner à gauche dans la rue Denis Papin, celle de notre entreprise.

À ce moment, j'aperçois une voiture arrêtée sur le bas-côté à droite de la chaussée, un peu avant l'intersection des deux rues. Elle a le capot soulevé, comme si elle était en panne, et un homme brun, assez grand, de type maghrébin, plutôt bien habillé, est penché sur le moteur.

Lorsque je passe à sa hauteur, il me regarde. J'ai alors un mauvais pressentiment. J'ai ralenti pour amorcer mon changement de direction mais soudain cette voiture vient bloquer la route en me coinçant sur la droite, juste à l'angle de la rue Papin. Je n'ai même pas eu le temps de voir dans mon rétroviseur qu'elle avait brusquement redémarré sur mon passage. Je suis contrainte de m'arrêter. Instinctivement, je m'enferme dans ma voiture et je ne songe ni à tenter de reculer ni à klaxonner. Un premier individu, celui qui l'instant d'avant était penché sur son moteur, mais dont j'ai vite compris que la panne était simulée, s'approche alors de mon véhicule pendant que trois autres hommes sortent de leur voiture. Ils ont le visage découvert et je me dis qu'ils doivent être algériens car je crois reconnaître leur origine pour avoir eu des amis algériens et voyagé dans divers pays d'Afrique du Nord ; je sais donc faire la différence entre les origines, les ethnies, les nationalités de ces personnes. Je me dis : « Ils sont là pour moi ! »

Ils sont menaçants, armés chacun d'une barre à mine et se mettent à encercler ma voiture, l'un côté conducteur, l'autre côté passager et les deux autres devant. J'ai activé le verrouillage automatique des portières mais un cap est franchi dans la terreur : celui qui semble être le chef de la bande fracasse la vitre avant droite de ma voiture avec sa barre à mine. Je tremble de frayeur, mon cœur bat à se rompre mais je ne bronche pas. Je suis tétanisée. Personne ne dit un mot. Je fixe l'agresseur du regard. Même si j'ai déjà mon idée sur la question, dans l'angoisse de l'instant,

mes yeux lui demandent, l'implorent peut-être : « Qui vous envoie ? Pourquoi vous me faites ça ? »

L'homme se saisit alors de mon sac à main personnel et de la sacoche posés à côté de moi, sur le siège côté passager. J'avais sorti les clés de la société et une petite trousse bleue contenant les pourboires de mes gars qui m'est aussi dérobée. Il me demande ensuite les codes de mes cartes bancaires. Sous le coup de la terreur, cernée et menacée par quatre bandits, je n'ai pas d'autre choix que de les donner. Bien malin celui qui, dans de telles circonstances, aura la présence d'esprit d'en indiquer des faux... Je trouve étrange qu'il ne s'intéresse pas à ma bague en or mais qu'en revanche il exige ma montre Swatch extra-plate. Le plus vindicatif du gang, toujours le même homme, me presse de sortir de la voiture et de lui ouvrir le coffre arrière, convaincu peut-être que j'y transporte une grosse somme d'argent... Mais, craignant pour ma vie, je ne bouge toujours pas et, sous la menace, je me contente de lui tendre les clés par-dessus la vitre brisée. Il va aussitôt ouvrir le coffre, le fouille et constate qu'il est vide. Curieusement, avec une assurance étonnante, il vient ensuite me rendre les clés. À cet instant précis je pense à un guet-apens orchestré par l'ancienne caissière dont j'avais contribué au licenciement deux ans auparavant. Les quatre agresseurs remontent alors rapidement dans leur voiture et prennent aussitôt la fuite en direction de Pierrelaye.

Toute la scène, l'immobilisation de ma voiture, l'agression, le braquage, s'est passée très vite mais quand